

LA MUSIQUE D'UNE VIE

Du même auteur

La Fille d'un héros de l'Union soviétique
Éditions Robert Laffont, 1990
(Gallimard, « Folio », 1996)

Confession d'un porte-drapeau déchu
Éditions Belfond, 1992
(Gallimard, « Folio », 1996)

Au temps du fleuve Amour
Éditions du Félin, 1994
(Gallimard, « Folio », 1996)

Le Testament français
Mercure de France, 1995
Prix Goncourt et Médicis, 1995
(Gallimard, « Folio », 1997)

Le Crime d'Olga Arbélina
Mercure de France, 1998
(Gallimard, « Folio », 2000)

Requiem pour l'Est
Mercure de France, 2000

ANDREÏ MAKINE

LA MUSIQUE
D'UNE VIE

r o m a n

ÉDITIONS DU SEUIL
27, rue Jacob, Paris VI^e

ISBN 2-02-048343-2

© Andreï Makine, 2001

© Éditions du Seuil, janvier 2001, pour l'édition française

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Je pourrais sans peine dater cette rencontre. Elle remonte déjà à un quart de siècle. Plus précisément, à l'année où ce philosophe célèbre, réfugié à Munich, proposa une définition devenue vite à la mode, un terme que les penseurs, les politiciens et même les simples mortels allaient utiliser pendant au moins une bonne décennie, et cela dans le monde entier. L'extraordinaire succès de sa formule tenait à un mérite évident : en deux mots latins le philosophe avait réussi à décrire la vie des deux cent quarante millions d'êtres humains qui peuplaient, à l'époque, le pays où je suis né. Femmes, hommes, enfants et adultes, vieux ou nouveau-nés, morts ou vivants, malades ou en bonne santé, innocents ou assassins, savants ou incultes, ouvriers au fond des

mines de charbon, cosmonautes sur leur parcours céleste, eux et des milliers d'autres catégories, tous se trouvaient rattachés par ce terme novateur à une essence commune. Tous commençaient à exister sous un nom générique.

Avant et après cette heureuse trouvaille, on n'a cessé d'inventer des mots pour évoquer le pays en question. « L'empire du mal », « la barbarie à visage humain », « l'empire éclaté »... Chacun de ces vocables marqua, pour un temps, les esprits en Occident. Cependant, c'est la définition du philosophe munichois qui fut de loin la plus citée et la plus vivace.

A tel point que, à peine quelques mois après la naissance de la formule, je l'entendis dans la bouche d'un ami, vivant comme moi sur les bords de la Néva et qui, en cachette comme tant d'autres, écoutait les radios occidentales et avait capté une interview du philosophe. Oui, à tel point qu'en revenant d'un voyage en Extrême-Orient, et retenu par une tempête de neige quelque part au milieu de l'Oural, je me souvins de ce terme célébré en Occident et prohibé dans notre pays. Durant une partie de la nuit, je m'exerçai à l'appliquer aux passagers qui m'entouraient

dans la salle d'attente d'une gare glaciale et obscure. Le terme inventé par le philosophe faisait preuve d'une efficacité conceptuelle redoutable. Il englobait la vie des personnes les plus variées : ces deux soldats qui buvaient à tour de rôle, au goulot, cachés derrière une colonne, ce vieillard qui, par manque de sièges, dormait sur un journal déplié, le long d'un mur, cette jeune mère dont le visage semblait légèrement éclairé par une bougie invisible, cette prostituée qui guettait près d'une fenêtre obstruée de neige, et tant d'autres.

Perdu au milieu de mes semblables, endormis ou insomniaques, je faisais mentalement l'éloge de la sagacité du philosophe... Et c'est à ce moment-là, au cœur d'une nuit coupée du reste du monde, que cette rencontre eut lieu.

Depuis, un quart de siècle a passé. L'empire dont on avait prédit l'éclatement est tombé. La barbarie et le mal se sont manifestés aussi sous d'autres cieux. Et la formule trouvée par le philosophe de Munich (il s'agit bien sûr d'Alexandre Zinoviev), cette définition presque oubliée aujourd'hui, me sert uniquement de signet, marquant dans le flux limoneux des ans l'instant de cette brève rencontre.

Je m'éveille, j'ai rêvé d'une musique. Le dernier accord s'éteint en moi pendant que je m'efforce de distinguer la pulsation des vies entassées dans cette longue salle d'attente, dans ce mélange de sommeil et de fatigue.

Le visage d'une femme, là, près de la fenêtre. Son corps vient de faire jouir encore un homme, ses yeux cherchent parmi les passagers son prochain amant. Un cheminot entre rapidement, traverse la salle, sort par la grande porte donnant sur les quais, sur la nuit. Avant de se refermer, le battant jette dans la salle un violent tourbillon de neige. Ceux qui sont installés près de la porte remuent sur leur siège étroit et dur, tirent le col de leur manteau, secouent frileusement les

épaules. De l'autre bout de la gare parvient un esclaffement sourd, puis le crissement d'un éclat de verre sous un pied, un juron. Deux soldats, chapka rejetée sur la nuque, capote déboutonnée, se frayent un passage à travers la masse de corps recroquevillés. Des ronflements se répondent, certains comiquement accordés. Un criaillement d'enfant très distinct se détache de l'obscurité, s'épuise en petites plaintes de succion, se tait. Une longue dispute émoussée par l'ennui se poursuit derrière l'une des colonnes qui soutiennent une galerie en bois verni. Le haut-parleur, sur le mur, grésille, chuinte et soudain, d'une voix étonnamment attendrie, annonce le retard d'un train. Une houle de soupirs parcourt la salle. En vérité, personne n'attend plus rien. « Six heures de retard... » Ce pourrait être six jours ou six semaines. L'engourdissement revient. Le vent fouette les fenêtres de lourdes rafales blanches. Les corps se calent contre la raideur des sièges, les inconnus se serrent les uns contre les autres, telles les écailles d'une même carapace. La nuit confond les dormeurs dans une seule masse vivante – une bête goûtant par toutes ses cellules la chance de se trouver à l'abri.

De ma place je vois mal l'horloge accrochée au-dessus des guichets. Je tords mon poignet, le cadran de ma montre saisit le reflet de l'éclairage de nuit : une heure moins le quart. La prostituée est toujours à son poste, sa silhouette se découpe sur la vitre bleuie par la neige. Elle n'est pas grande, mais très large de hanches. Elle surplombe les rangs des voyageurs endormis comme un champ de bataille couvert de morts... La porte qui donne sur la ville s'ouvre, les nouveaux arrivants apportent le froid, l'inconfort des espaces balayés par les bourrasques. Le magma humain frissonne et, à contrecœur, accueille ces nouvelles cellules.

Je me secoue, en essayant de m'arracher à ce conglomérat de corps. D'arracher ceux qui m'entourent à l'indistinction de la masse. Ce vieillard qui vient d'arriver et qui, sans prétendre à un fauteuil dans cette gare bondée, étale un journal sur les carreaux du sol souillés de mégots et de neige fondue, s'allonge, le dos contre le mur. Cette femme dont le châle dissimule les traits et l'âge, un être inconnaissable noyé dans un gros manteau informe. Il y a un instant, elle a parlé à travers son sommeil : quelques mots suppliants

venus sans doute des années très lointaines de sa vie. « L'unique indice humain qui me restera d'elle », me dis-je. Cette autre femme, cette jeune mère inclinée vers le cocon de son bébé qu'elle semble envelopper d'un halo invisible fait d'inquiétude, d'étonnement, d'amour. A quelques pas d'elle, la prostituée, en train de négocier avec les soldats : le bafouillis excité des deux hommes et son chuchotement un peu méprisant mais chaud et comme mouillé de goûteuses promesses. Les bottes des soldats piétinent sur les dalles, on devine, physiquement, l'impatience que provoque ce corps à la croupe large et lourde, à la poitrine qui bombe le manteau... Et, presque à la hauteur des bottes, le visage d'un homme qui, à moitié glissé de son siège, la tête renversée, dort, la bouche entrouverte, un bras touchant le sol. « Un mort sur un champ de bataille », me dis-je de nouveau.

L'effort que je fais pour sauver de ce tout anonyme quelques silhouettes individuelles faiblit. Tout se confond dans l'obscurité, dans la luminescence trouble, jaune sale, du lampadaire au-dessus de la sortie, dans le néant qui s'étend à perte de vue autour de cette ville ensevelie sous

une tempête de neige. « Une ville de l'Oural », me dis-je, essayant d'attacher cette gare à un lieu, à une direction. Mais cette velléité géographique se révèle dérisoire. Un point noir perdu dans un océan blanc. Cet Oural qui s'étend sur deux mille ? trois mille kilomètres ? cette ville, quelque part au milieu, et, à l'est, l'infini sibérien, l'infini de cet enfer de neige. Au lieu de les situer, ma pensée égare et cette ville et sa gare sur une planète blanche, inhabitée. Les ombres humaines que je distinguais autour de moi se fondent de nouveau dans une seule masse. Les respirations se mêlent, le marmonnement des récits nocturnes s'éteint dans le soufflement du sommeil. Le murmure de la berceuse que récite plus que ne chante la jeune mère me parvient en même temps que le chuchotement des soldats qui emboîtent le pas à la prostituée. La porte se referme derrière eux, la vague de froid traverse la salle. Le murmure de la jeune mère se colore d'un voile de buée. L'homme qui dort la tête renversée émet un long râle et, réveillé par sa propre voix, se redresse brusquement sur son siège, fixe longuement l'horloge, se rendort.

Je sais que l'heure qu'il vient de voir n'avait

aucune signification. Il n'aurait pas manifesté plus d'étonnement en constatant qu'une nuit entière s'est écoulée. Une nuit ou deux. Ou un mois. Ou toute une année. Néant de neige. Plus vague qu'un nulle part. Une nuit sans fin. Une nuit rejetée sur le bas-côté du temps...

Soudain, cette musique ! Le sommeil se retire comme le rouleau d'une vague dans laquelle un enfant tente d'attraper un coquillage entrevu et moi, ces quelques notes que je viens de rêver.

Un froid plus vif : la porte vient de battre deux fois. D'abord, les soldats qui entrent et plongent dans l'obscurité. On entend leurs ricanelements. Quelques minutes plus tard, la prostituée... Mon sommeil avait donc la durée de... de leur absence. « De leurs accouplements ! » s'exclame en moi une voix agacée par la pudibonderie de cette « absence ».

C'est bien l'endroit pour rêver de musique. Je me souviens qu'au début de la nuit, quand il y avait encore un mince espoir de repartir, je suis sorti sur le quai avec ce calcul superstitieux : provoquer l'arrivée d'un train en narguant le froid. Courbé sous la violence des bourrasques,

aveuglé par la mitraille des flocons, j'ai longé le bâtiment de la gare, hésité à m'engager plus loin tant l'extrémité du quai ressemblait déjà à une plaine vierge. Puis, apercevant un carré de lumière incertaine dans l'une des annexes noyées entre les dunes de neige, je me suis remis à marcher, ou plutôt à me balancer comme sur des échasses, m'enfonçant jusqu'aux genoux, cherchant à mettre le pied dans les pas, presque effacés, qui avaient suivi la même direction. La porte, à côté de la petite fenêtre éclairée, était fermée. J'ai fait quelques pas vers les voies déjà invisibles sous la neige, espérant au moins un mirage – le projecteur d'une locomotive dans le fouillis blanc de la tempête. Seule consolation, en tournant le dos au vent, j'ai retrouvé la vue. C'est ainsi que, soudain, j'ai surpris cet homme. J'ai eu l'impression qu'il avait été éjecté de la petite annexe. La porte, bloquée par la neige, lui avait résisté et, pour sortir, il avait dû se jeter sur elle de tout son poids. Plusieurs fois peut-être. La porte avait fini par céder et il avait basculé dehors, dans la nuit, dans la tempête, le visage souffleté par les rafales, les yeux éblouis par les flocons, perdant tout sens de l'orientation. Désarmé, il lui a fallu un

moment pour refermer cette porte dont le bas chassait une épaisse couche de neige. Durant ces quelques secondes où il poussait le battant, j'ai vu l'intérieur du petit local. Une sorte d'entrée, inondée par la lumière vive, couleur citron, de l'ampoule nue, et, derrière, une pièce. C'est encadrés par le chambranle que j'ai vu cet éclair de nudité très lourde, la blancheur massive du ventre, mais surtout ce geste rude d'une main qui empoignait un sein, puis un autre, ces énormes seins usés par les caresses brutales, et les fourrait dans le soutien-gorge... Mais déjà avec un criaillement de panique surgissait au seuil de l'entrée une femme emmitouflée dans une veste ouatée (la gardienne de cet entrepôt, me suis-je dit, qui le sous-loue pour ces amours ferroviaires) et la porte se refermait dans un battement rageur...

La masse humaine dort. L'unique bruit nouveau est ce mâchonnement dans l'obscurité : le vieil homme étendu sur un journal s'est redressé sur un coude, a ouvert une boîte de conserve, et il mange avec une série de lapements comme font ceux qui n'ont plus beaucoup de dents. Le fracas métallique du couvercle refermé me fait grimacer

par sa laideur rêche. L'homme se couche, cherche une position confortable dans le froissement des pages de journal et bientôt commence à ronfler.

Le jugement que j'essayais de retenir m'envahit, à la fois compassion et colère. Je pense à ce magma humain qui respire comme un seul être, à sa résignation, à son oubli inné du confort, à son endurance face à l'absurde. Six heures de retard. Je me tourne, j'observe la salle plongée dans l'obscurité. Mais ils pourraient très bien y passer encore plusieurs nuits. Ils pourraient s'habituer à y vivre ! Comme ça, sur un journal déplié, le dos contre le radiateur, avec une boîte de conserve pour toute nourriture. La supposition me paraît tout à coup vraisemblable. Un cauchemar très vraisemblable. D'ailleurs, la vie dans ces bourgades à mille lieues de la civilisation est faite d'attentes, de résignation, de chaleur humide au fond des chaussures. Et cette gare assiégée par la tempête n'est rien d'autre que le résumé de l'histoire du pays. De sa nature profonde. Ces espaces qui rendent absurde toute tentative d'agir. La surabondance d'espace qui engloutit le temps, qui égalise tous les délais, toutes les durées, tous les projets. Demain signi-

fie « un jour, peut-être », le jour où l'espace, les neiges, le destin le permettront. Le fatalisme...

Je parcours, plutôt par dépit, ces sentiers battus du caractère national, ces questions maudites de la russité abordées par tant de têtes pensantes. Un pays en dehors de l'Histoire, le pesant héritage de Byzance, deux siècles de joug tatare, cinq siècles de servage, révolutions, Staline, *East is East...*

Après ces quelques tours de piste, la réflexion retombe dans l'obtusité bonhomie du présent et se tait, impuissante. Ces belles formules expliquent tout et n'expliquent rien. Elles s'effacent devant l'évidence de cette nuit, de cette masse endormie qui dégage une odeur de manteaux mouillés, de corps las, d'alcool cuvé et de conserves tièdes. D'ailleurs comment juger ce vieillard sur son journal déplié, cet être touchant dans sa résignation, insupportable pour la même raison, cet homme qui a certainement traversé les deux grandes guerres de l'empire, survécu aux répressions, aux famines, et qui ne pense même pas avoir mérité mieux que cette couche sur le sol couvert de crachats et de mégots ? Et cette jeune mère qui vient de s'endormir et, de madone, est

devenue une idole de bois aux yeux bridés, aux traits de bouddha ? Si je les réveillais et les interrogeais sur leur vie, ils déclareraient sans broncher que le pays où ils vivent est un paradis, à quelques retards de train près. Et si soudain le haut-parleur annonçait d'une voix d'acier le début d'une guerre, toute cette masse s'ébranlerait, prête à vivre cette guerre comme allant de soi, prête à souffrir, à se sacrifier, avec une acceptation toute naturelle de la faim, de la mort ou de la vie dans la boue de cette gare, dans le froid des plaines qui s'étendent derrière les rails.

Je me dis qu'une telle mentalité a un nom. Un terme que j'ai entendu récemment dans la bouche d'un ami, auditeur clandestin des radios occidentales. Une appellation que j'ai sur le bout de la langue et que seule la fatigue m'empêche de reproduire. Je me secoue et le mot, lumineux et définitif, éclate : « *Homo sovieticus* ! »

Sa puissance jugule l'amas opaque des vies autour de moi. « *Homo sovieticus* » recouvre entièrement cette stagnation humaine, jusqu'à son moindre soupir, jusqu'au grincement d'une bouteille sur le bord d'un verre, jusqu'aux pages de la *Pravda* sous le corps maigre de ce vieillard

dans son manteau usé, ces pages remplies de comptes-rendus de performances et de bonheur.

Avec une délectation puérile, je passe un moment à jouer : le mot, véritable mot-clef, oui une clef ! glisse dans toutes les serrures de la vie du pays, parvient à percer le secret de tous les destins. Et même le secret de l'amour, tel qu'il est vécu dans ce pays, avec son puritanisme officiel et, contrebande presque tolérée, cette prostituée qui exerce son métier à quelques mètres des grands panneaux à l'effigie de Lénine et aux mots d'ordre édifiants...

Avant de m'endormir, j'ai le temps de constater que la maîtrise de ce mot magique me sépare de la foule. Je suis comme eux, certes, mais je peux nommer notre condition humaine et, par conséquent, y échapper. Le faible roseau, mais qui se sait tel, donc... « La vieille et hypocrite astuce de l'intelligentsia... », souffle en moi une voix plus lucide, mais le confort mental que m'offre l'« *Homo sovieticus* » fait vite taire cette contestation.

La musique ! Cette fois, j'ai le temps de saisir l'écho des dernières notes, comme un fil de

D'ailleurs, je pensais que si cela vous intéressait...

Nous buvons le thé au citron, en mangeant du pain, le même qui était enveloppé dans les feuilles de partitions, quelques rondelles de saucisson sec. Après le repas, je fais ma toilette, Berg me prête une cravate.

Nous arrivons les premiers. La salle, à l'autre bout de Moscou, appartient à la maison de la culture des chemins de fer.

Nous restons un long moment dans un vestibule froid et mal éclairé. Berg, invisible, silencieux sur une banquette, dans un coin, moi faisant les cent pas le long des murs décorés de photos de locomotives – des plus anciennes, trapues, avec leurs cheminées comiquement évasées, aux plus modernes. Je jette aussi un coup d'œil dans la salle. Elle me paraît trop vaste, jamais un concert, surtout dans ce quartier situé au diable, ne rassemblera suffisamment de monde pour la remplir ! Pourtant les gens commencent à affluer, d'abord hésitants comme nous, puis produisant par leur nombre cette légère électricité de chuchotements, d'attente, d'excitation qui précède tout spectacle. Une fois installés ils

répandent cette agréable tension dans la salle. « Magie du théâtre ! me dis-je. Qu'importe la salle, la scène et ce qui va se passer sur scène. L'essentiel c'est que quelque chose va se passer. »

Berg a choisi un fauteuil au tout dernier rang, là où la lumière ne parvient presque pas. Placés de biais, nous voyons, derrière les plis du rideau écarté, dans cette ombre des coulisses d'où surgissent d'habitude les artistes, une silhouette, l'ovale d'un visage.

– Il doit avoir le trac, murmure Berg, les yeux fixés sur ce recoin.

Il est assis, un peu rigide, l'air lointain et comme rajeuni.

A cet instant le pianiste apparaît, ce jeune guetteur dont nous devinions l'attente derrière le rideau. La salle applaudit avec une parcimonieuse politesse de bienvenue. Je me retourne vers Berg pour lui proposer la feuille pliée du programme. Mais l'homme paraît absent, paupières baissées, visage impassible. Il n'est plus là.